

Deux peintres québécois à Paris

Robert Marteau

Volume 14, Number 3 (81), July 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marteau, R. (1972). Deux peintres québécois à Paris. *Liberté*, 14(3), 128–130.

Deux peintres québécois à Paris

1. FERNAND TOUPIN

Fernand Toupin vit et travaille à Montréal. En deux expositions, l'une au Centre Culturel Canadien, l'autre à la galerie Arnaud, il nous offre un des plus beaux paysages picturaux qu'il soit donné de voir en ce moment à Paris. Cette peinture vous happe. Elle est forte par le chant profond dont elle arme son silence et sa grave sérénité. Elle est présente, non seulement aux yeux, mais dans toute l'architecture du corps et la respiration de l'âme. En sa métamorphose elle se développe pareille à un beau poème où les chants se succèdent. On gouverne ici un royaume où l'attente s'épanouit en récompense. Le don est fruit de la longue et lente écoute. L'oeuvre nous ouvre comme la fleur qui éclôt. Cette musique puissante et subtile soulève la matière et, l'exaltant, la restitue à sa lumière. Derrière mes yeux, derrière ma mémoire, je renouvelle cette suite en blanc que parfois tache le raisin, la framboise ou le sang de la blessure : aussi bien les lèvres belles de la muse.

Toupin sait des bleus au-delà des outre-mer, des horizons, des jours et des nuits, et qu'il embrasse comme le pêcheur rassemblerait un filet qui aurait gardé la mer plutôt que le poisson ; il natte des soleils, il met en écheveaux les fils et les couleurs du temps ; il accentue le poids du monde, et l'aggrave, mais pour ce monde, touchant son origine

et paradoxalement lesté de sa joie, mieux rebondisse. Ce peintre est un vrai poète : il ne s'émeut que sous la dictée ; il obéit aux lois non écrites, lesquelles constituent le corps vivant de sa grammaire. Ses toiles sont des lieux-dits, des lieux de rendez-vous où l'on convoque ; elles n'ont frontière ni limite, — lisière, oui, berges, rives, plages et rivages ; et la nuit c'est la lumière noire, non l'absence ; neige, dents, dentelle, écume appartiennent à la même mariée. Il est un épique parce qu'il se tient au centre silencieux des forces affrontées ; il est un lyrique, parce que sa lyre émeut et module les éléments. Il se tient dans le pays vierge, dans le pays blanc, dans le pays de l'origine, et viennent à lui les teintures qui font que l'aveuglé soudain chante et s'enlumine.

* * *

au Centre Culturel Canadien et à la galerie Arnaud.

2. MARCELLE MALTAIS

Je vois l'éblouissement de Marcelle Maltais ; je vois de quelle manière elle le concentre en fascination et comment elle s'ouvre ainsi sa propre voie, qui la conduit derrière ses yeux. Ce qu'elle veut, c'est ne pas vouloir, et que la lumière pour l'avoir aveuglée consente à devenir son guide. Elle sait qu'on ne pénètre pas en *ce monde-là* par effraction, mais par absorption, sans doute lorsqu'on a longtemps vécu sur le seuil, oeuvrant à la transparence par dissolution afin que se coagule une réalité qui n'était qu'apparente et figurée. C'est, je crois, ce que Marcelle Maltais nomme lumière concrète. Ici, les objets ne sont pas appelés à peupler une certaine surface allégoriquement définie par la toile sur le châssis ; plutôt, après volatilisation, s'offre dans le champ du possible l'éventualité que la vibration se manifeste sous telle forme ou figure, un peu comme le lait qui caille concrétise le blanc. Ainsi *La maison* serait le prétexte de la lumière pour apparaître, et bien sûr il faut y voir un hommage et une louange au pein-

tre de la *Vue de Delft*, à Vermeer dont l'unique soin était de rendre perceptible la source même qui éclaire.

Pour tenter de définir la voie sur laquelle s'achemine Marcelle Maltais, je dirais encore que la sollicitent seuls ceux qui guettent les anges, dont on sait qu'ils ont des corps de lumière qu'il appartient au peintre de matérialiser en se spiritualisant lui-même. Tel *Mur à l'olivier* n'est pas la somme de deux termes ni l'image de ce que ces mots désignent, mais l'accident par quoi l'échelle lumineuse de la descente et de l'ascension devient visible. J'ai aussi une tendresse particulière pour une toute petite toile intitulée *Les oliviers* qui, s'établissant par strates, nous fait monter vers le ciel en prenant appui sur les terrestres marches comme on le voit faire aux hommes de Ramuz lesquels, eux-mêmes, imitent les dieux ; et les deux, donc, formeraient une croix, comme en forme une le polyptyque du *Ciel d'été*, le centre vide marquant la résidence même du feu, là où se croisent les branches, centre quelque part placé en un non-lieu qui se signale ici par le four salin de la Méditerranée.

* * *

Centre Culturel Canadien.

ROBERT MARTEAU